



On éprouve à la lecture de la biographie d'Eric Duyckaerts (1953-) une sorte de vertige : les compétences le disputent aux expériences

professionnelles brillantes, étayées par une formation marquée par les « humanités classiques », parachevée par un double parcours en Droit et en Philosophie. Cet orateur aux qualités vite remarquées (il obtient la deuxième place au Tournoi d'Eloquence de la Faculté de Droit en 1972) renoncera finalement à la carrière à laquelle le prédestinait la voie royale qu'il s'était ouverte, afin de se consacrer aux potentialités de sa recherche *Paradoxes et subjectivité* menée à la Faculté de Philosophie et Lettres de Liège, en 1984.

En 1988, chargé de cours à l'Université de Paris VIII (autour de *Sémiologie de l'image et du son, Communication et paradoxes*), il fait le choix de l'art en s'inscrivant à la session inaugurale de l'Institut des Hautes Etudes en Arts Plastiques (créé par Pontus Hulten), dont il deviendra conseiller scientifique en 1991-92.

Sa première performance, au Ans-Palace de Liège en 1983, *Expliquer le transfini à ses amis*, fait écho à ces préoccupations en lien avec le langage, lesquelles ne cesseront de nourrir cet esprit mêlant savoir, sérieux et facéties. Celle qu'il réalise l'année suivante, à l'Espace 251 Nord : *Main mise, main levée, main morte* voit l'entrée de la vidéo dans son travail. Il en résultera d'autres, telle en 1989 le fameux *Magister*, constituée de dix-neuf séquences « conçues pour mettre en scène différents styles de métalangages¹ » et en 1993 *La Main à deux pouces*

(conférence/vidéo/dessins/moulage), présentée à la Galerie Emmanuel Perrotin.

Ce tropisme pour les mécanismes du langage et leurs subtilités se trouve alimenté par l'homme de théâtre qu'il fut dans ses années liégeoises, ainsi qu'en témoignent plusieurs écrits : « Sur l'acteur » (*Carré Magazine*, 1981), « Main mise, main levée, main morte » (*Alternatives théâtrales*, n°28, 1987) ou encore « La question du métalangage est-elle périmée ? » (*Cahiers internationaux de symbolisme*, n°51-52, 1986). Joseph Mouton (exégète, ami et collègue à la Villa Arson à Nice, où vit désormais l'artiste) note combien il affectionne « les pentes équivoques du discours pédagogique », qu'il prolonge par une étude minutieuse du « théâtre corporel et physiognomique de la pédagogie ». A cette pluralité (éloquente d'une certaine « diversité du régime performantiel² ») s'allie chez l'homme Duyckaerts le génie de la « promenadologie³ ». Ainsi ses investigations philosophico-phénoménologiques s'emploient-elles toujours à réjouir nos sens et notre intellect, cela valant aussi bien pour son singulier roman *Hegel ou la vie en rose* (Paris : Gallimard, 1992) que pour les écrits panachés suscités par ses amis artistes ou théoriciens (Philippe Thomas, Pierre Huygue ou Catherine Perret) ; ce que le « logodédaliste⁴ » découvre lors



Eric Duyckaerts © d.r.

de la Biennale de Venise 2007 dans le Pavillon de la Belgique transformé en Palais des Glaces et de la Découverte (afin d'y capter la nature labyrinthique du savoir) a élargi jusqu'au vertige visuel, fidèle au culte de cette pratique de l'*ilinx* qui lui est chère⁵.

PATRICIA BRIGNONE

Notes :

1. Commentaire de l'artiste, Frac Bourgogne, Crac Sète, Galerie E. Perrotin, L'Office-Enba Dijon, 2002
2. Clerc, Thomas. « Le Régime didactique de la performance » in *Artpréss performances contemporaines* 2, n°18, 2010
3. Duyckaerts, E. « Cucurbitacée sauvage » in *Théories tentatives*, Paris : Léo Scheer, 2007
4. Macel, Christine. « Eric Duyckaerts le logodédaliste » in *Eric Duyckaerts, Palais des Glaces et de la Découverte*, 52^e Exposition Internationale d'Art, Biennale de Venise 2007
5. Dans son texte « Cucurbitacée sauvage », E. Duyckaerts parle de « joyeux *ilinx* » et rapporte à la suite de Roger Cailliois, selon sa classification des jeux, que de ce terme, désignant à l'origine un « tourbillon d'eau » en grec ancien, est né celui d'*ilingos*, le vertige.